



HAL
open science

Les flux migratoires des populations originaires de Mardin vers Istanbul

Fadime Deli

► **To cite this version:**

Fadime Deli. Les flux migratoires des populations originaires de Mardin vers Istanbul. Syllepse. Turquie: les milles visages. Politique, religion, femmes, immigrations, Syllepse, pp.117-131, 2000, "Points cardinaux". halshs-00511148

HAL Id: halshs-00511148

<https://shs.hal.science/halshs-00511148>

Submitted on 24 Aug 2010

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Fadime Deli

LES FLUX MIGRATOIRES DES POPULATIONS ORIGINAIRES DE MARDIN VERS ISTANBUL

Cet article est issu d'une recherche en cours sur les flux migratoires à Istanbul. Il entend plutôt présenter mon travail sur le terrain (entretiens, récits de vie) qu'une étude exhaustive et achevée.

Aperçu historique et démographique

En premier lieu, retraçons brièvement l'histoire de la démographie turque : le pays est essentiellement rural jusque dans les années 50 : 75 % de la population vivait alors dans les villages. À partir des années 50, l'exode rural en Turquie va se généraliser, en raison d'une part de la révolution sanitaire, liée aux campagnes de vaccination et à la généralisation des soins médicaux qui provoque la fin des épidémies et entraîne la baisse des mortalités tandis que la natalité reste élevée ; et, d'autre part, en raison de la mécanisation des campagnes, accompagnée des réformes agraires qui fait baisser le besoin en main-d'œuvre. Le surplus de la population rurale qui se retrouve sans emploi va chercher du travail dans les villes. En 1990, les chiffres sont inversés puisque 59 % de la population turque est citadine contre 41 % dans les villages¹.

Istanbul est le pôle d'attraction principal des migrations :

| | | |
|------|-----------|--|
| 1945 | 1 104 107 | (6,8 % de la population vivent hors des lieux de naissance) dont 64,2 % pop. migrante se dirige vers Istanbul, Ankara et Izmir |
| 1950 | 1 347 402 | (9,3 %) |
| 1955 | 2 504 954 | (10,4 %) |
| 1965 | 4 018 770 | (12,8%) dont 57,9 % vers Istanbul, Ankara et Izmir |
| 1970 | 5 789 000 | (16,1 %) dont 50,5 % vers Istanbul, Ankara et Izmir |

Au début du siècle le taux de fertilité de la population était de 3,85 enfants par famille ; en 1940, il est de 2,41 ; en 1980, Istanbul n'assure plus le remplacement de la population, la population augmente grâce aux migrants. En 1950, 53 % de la population istambouliote est née dans la province d'Istanbul, en 1990, le pourcentage n'est plus que de 37 %.

Pour dénombrer les différentes populations migrantes et visualiser leur répartition géographique à Istanbul, je me suis basée sur les données statistiques qui doivent être soumises à une critique vigilante, critique nécessaire bien que difficile. Le nombre des différentes communautés résidant en Turquie, et notamment à Istanbul, varie considérablement selon les sources. Andrews Peter Alford, dans son livre *Ethnic Groups in the Republic of Turkey*, recense pour une année donnée plus d'une vingtaine de chiffres différents pour le cas des Kurdes, et les chiffres sont loin d'être uniformes en ce qui concerne les autres « communautés ethniques ». Ces variations reflètent souvent l'attitude des auteurs vis-à-vis des autorités turques. C'est pourquoi les statistiques sont à considérer avec des précautions car suspectes d'être sur ou sous-estimées².

La source la plus autorisée reste toutefois les recensements du gouvernement turc. Le premier recensement a été effectué en 1927, le deuxième en 1935, puis ils se suivent avec une régularité de cinq ans jusqu'en 1990 ; le dernier a été effectué en 1998. Pour autorisés qu'ils soient, ces recensements n'en soulèvent pas moins des questions de plusieurs types. D'abord, je m'interroge sur les effets d'une méthode qui consiste à assigner la population dans son lieu de résidence pendant une journée pour y recevoir les agents du recensement. Ensuite, la comparaison des divers recensements est rendue difficile par la modification des informations qui y sont enregistrées. Je peux, jusqu'en 1965, me fonder sur la désignation « langue maternelle », mais cette information disparaît ensuite et je dois alors me référer au « lieu de naissance ». Chacun de ces indicateurs est sujet à caution : que faut-il comprendre par l'indication « langue maternelle » ? S'agit-il de personnes qui ne parlent qu'une seule langue ou aussi de ceux qui parlent une langue autre que le turc à la maison et turc à l'extérieur ? Van Bruinessen rapporte que dans les recensements sont considérés kurdes ceux qui déclarent le kurde ou le zaza comme langue maternelle, or sont enregistrés parlant le kurde en langue maternelle uniquement ceux qui ne parlent pas le turc, autrement ils sont enregistrés comme étant turcs. Et lorsque je prends la référence « lieu de naissance », les personnes nées dans une même région ne sont pas forcément de même origine³.

Définition du sujet de recherche

Une étude sur l'ensemble des « flux migratoires à Istanbul » telle que j'aurais voulu l'accomplir était quasi impossible à mener et aurait entraîné une recherche beaucoup trop vaste (près de 70 % des Stambouliotes sont nés hors du département d'Istanbul), il était indispensable de délimiter le sujet.

Dans ce sens, j'avais la possibilité entre choisir un quartier d'Istanbul, et traiter la question de la migration à travers les habitants dudit quartier, ou prendre une région déterminée de la Turquie et rechercher ses habitants à Istanbul. J'ai opté pour la seconde solution qui me permettait de travailler sur plusieurs quartiers à la fois et donnait un point commun à chaque migrant : tous nés dans une même province.

Pour déterminer la région, mon choix s'est effectué sur le terrain à travers les entretiens et observations que j'ai menés auprès d'informateurs proches du milieu que je côtoyais, qui par leur activité professionnelle étaient en relation avec les migrants et connaissaient bien certains d'entre eux.

Dans un premier temps, je me suis attachée à l'étude des migrants de Tunceli, étude que j'ai finalement évincée pour deux raisons : d'une part, parce que les personnes interviewées n'entretenaient pas de relation avec la nouvelle migration, il aurait été difficile d'établir une connexion, comme je le souhaitais, des anciens vers les nouveaux ; et, d'autre part, parce qu'une étude sérieuse avait déjà été menée par une jeune chercheuse allemande (un de mes interlocuteurs me proposa gentiment de me présenter toutes les personnes interviewées par cette jeune chercheuse). Il m'a semblé plus opportun de diriger mes recherches vers une autre région de la Turquie.

J'ai repris mes enquêtes, cette fois-ci, auprès de diverses associations. Le nom de Mardin revenait fréquemment dans les entrevues (peut-être en raison de la proximité dans la prononciation des villes : Maraş, d'où je suis originaire, et Mardin). Les Turcs considèrent les Mardinli comme des voleurs, des individus qui font beaucoup d'enfants et les envoient dans les rues mendier ou vendre des mouchoirs en papier...

Ces critiques, d'une part, et le fait que je me sois déjà intéressée à la région de Tur Abdin, d'autre part (ma maîtrise d'histoire portait sur la vision des empereurs byzantins du 8^e siècle d'après les chroniques syriaques), ont renforcé notre détermination quant au sujet à traiter : migration des personnes originaires de Mardin vers Istanbul.

Une fois le sujet délimité, la première difficulté était d'entrer en contact avec les Mardinli. J'ai procédé de plusieurs manières qui m'ont conduit auprès de groupes différents.

Les Kurdes sous les tentes ou vendeurs ambulants dans les rues d'Istanbul

Par les associations, je découvris les « nomades-migrants » originaires de Mardin, qui vivent en périphérie d'Istanbul dans des tentes.

Certains d'entre eux vivent toute l'année dans ces conditions, se déplaçant dans toute la Turquie en fonction de l'offre du travail. Les entretiens, effectués en groupe puis individuellement, dégagent qu'ils sont issus d'un milieu aisé et qu'une partie de leur famille est restée au village :

« Il y avait trop de pression au village, nous sommes partis : nous avions des terres, des animaux, j'étais agriculteur, j'avais des chèvres, des moutons, des vaches... plusieurs tracteurs. Ma femme et une partie de mes enfants sont restées là-bas et s'occupent de la terre. »

Les familles sont nombreuses, les hommes ont plusieurs femmes. Le groupe est basé sur des relations de parentés proches et partage des convictions politiques fortes. Ils refusent de vivre en ville :

« Aller en ville ? Il n'y a pas de travail, on n'a pas de connaissance technique, pas de connaissance d'un outil précis, on ne sait rien faire. Que voulez-vous que nous fassions en ville ? On mourrait de faim et en plus il y aurait un loyer à payer ! »

D'autres vivent dans des tentes toute l'année, ils sont venus chercher du travail, les familles sont peu nombreuses et démunies, les tentes insalubres mais ils pouvaient y recevoir l'électricité et la télévision, ce qui cloisonnait les familles chez eux, les soirées étant consacrées à la télévision.

J'ai décidé d'abandonner l'aide des associations parce que je me rendais bien compte que j'allais interviewer des migrants ayant fait la démarche de se faire connaître et donc plus ou moins engagés politiquement. Les familles refusaient d'envoyer leurs enfants dans les écoles turques par crainte que leurs enfants ne perdent leur identité :

« Si nos enfants vont à l'école, ils vont apprendre le turc et nous ne le voulons pas. Nous voudrions envoyer nos enfants apprendre juste à lire et écrire, mais dans les écoles turques ils apprennent aux enfants à devenir turcs. Nous refusons d'envoyer nos enfants apprendre dans ces écoles. Quand cette guerre s'arrêtera, même si les enfants ont 20 ans, ils pourront toujours apprendre. La question de l'apprentissage de l'écriture et de la lecture n'est pas un aussi grand problème. Si nous les envoyons à l'école aujourd'hui, ils vont commencer à penser comme des Turcs, s'il ne s'agissait que du fait d'apprendre à lire et à écrire, nous serions d'accord, mais ici ce n'est pas comme ça. »

J'ai donc décidé de mener mes enquêtes par mes propres moyens. Une approche possible était de considérer que les communautés originaires de Mardin et immigrés à Istanbul, au-delà de leur appartenance religieuse ou ethnique, exercent dans un domaine d'activité précis. L'appartenance professionnelle devenant ainsi l'équivalent d'une identité communautaire précise.

La nouvelle démarche fut de me comporter en reporter photographe ; l'appareil photo facilitant le premier contact, j'ai pu prendre part à la vie des quartiers défavorisés de Tarlabası, en premier, puis à celles de Yenikapı et Aksaray. Les enfants ont été mes premiers contacts puis les mères et enfin les pères. J'ai réussi à gagner leur confiance et effectuer mes enquêtes sous forme de discussion puis sous forme d'entretiens enregistrés.

Ce sont des migrants récemment arrivés, venus s'installer dans ces quartiers par l'intermédiaire de l'une de leur connaissance. À Tarlabası, les chefs de famille exerçaient la même activité : *seyharsatıcı* (marchand ambulant), plus spécifiquement vendeur de moules. Quand le père effectuait une autre profession, la famille restait tout de même liée à l'activité. Les familles sont nombreuses, avec entre dix et dix-sept enfants dont peu voire aucun n'est scolarisé. Les mères déconsidèrent l'école, pensent que cela ne sert à rien :

« J'ai été en primaire jusqu'en troisième année et mes frères jusqu'en cinquième année, les filles n'étaient pas envoyées à l'école, c'était honteux (ayip), ça ne se faisait pas, seule moi ai été à l'école les autres filles n'y sont pas allées. Aller à l'école, pour quoi faire ? Mon fils a été jusqu'au lycée, pour quoi ? Pour rien, même s'ils étudient longtemps, il n'y a pas de travail pour eux. »

« Je n'ai pas envoyé mes premiers enfants à l'école, je préférerais qu'ils restent ignorants que d'apprendre une autre langue que la nôtre, mais aujourd'hui je vois combien c'est important pour mes enfants de savoir lire et écrire, j'ai honte quand je me dis qu'ils ne savent pas. »

Les pères expliquent aussi que le travail des enfants est une nécessité :

« J'ai vingt-quatre enfants dans cette famille, si je les inscris à l'école, qui va faire face aux besoins scolaires ? Il faudra acheter les cahiers, les stylos et puis il y a le prix de l'inscription. Laissez tomber les dépenses, si eux ne travaillent pas, que va-t-on manger dans cette maison ? »

D'autres refusent catégoriquement que leurs enfants, plus particulièrement les filles, travaillent à l'extérieur auprès des étrangers mais acceptent de les envoyer à l'école pour qu'elles ne restent pas « ignorantes ». Les enfants sont nés au village, les hommes sont mariés plusieurs fois, au moins deux, ils n'avaient dans la plupart des cas jamais envisagé un tel voyage et ne comprennent pas pourquoi ils se retrouvent à Istanbul :

« Quelle est notre faute ? Quelle est la faute de tout ce peuple ? Quelle est la faute du Sud-Est ? Les deux savent ce qu'ils veulent l'un de l'autre, s'ils veulent, ils n'ont qu'à s'entendre ou s'entre-tuer. Dans un village, il y a peut-être deux personnes coupables, pour ces deux personnes, frères, ne détruisez pas ce village. Ceux-là, attrapez-les, faites leur procès, mais ces villageois, qu'ont-ils fait ? De quel droit détruisez-vous nos maisons ? »

Et ils n'attendent qu'une seule chose, la possibilité de retourner sur leur terre :

« S'ils nous donnaient l'autorisation de retourner au village, en cinq jours il ne resterait plus personne ici, je suis sûr que tout le monde retournerait sur sa terre, c'est la misère ici, la honte. »

Ceux de Yenikapı sont là depuis plus longtemps. Les femmes, une fois mariées, désiraient vivre à Istanbul, qui signifiait pour elles abondance et mieux vivre :

« Nous étions pauvres, nous sommes toujours pauvres mais le village représentait la pauvreté, Istanbul c'était l'abondance (bol, bol). »

« Il m'a dit "viens à Istanbul, on va se promener toute la journée" ; je voyais Istanbul à travers la télévision, je me disais que c'était une belle ville, je ne savais pas qu'on allait vivre ce genre de vie. Je passe le matin à préparer les

moules et, après, je m'occupe de la maison, il faut laver le linge, faire le repas, s'occuper des enfants... Je n'ai même pas le temps de regarder la télévision. »

« Je n'ai jamais songé que je viendrais vivre à Istanbul, c'était un rêve ça, un rêve, ça fait trente ans, à cette période je me disais : "Ah! Si seulement je pouvais aller à Istanbul." Aujourd'hui, j'en ai tellement marre de cette ville, tellement par-dessus la tête ! »

À partir de ces nouveaux migrants, j'ai élargi mon domaine de recherche à leurs connaissances. Ex-vendeurs de moules, ils se sont reconvertis à la vente de *pilav* (plat de riz accompagné de pois chiche et de viande de poulet) au moment où leur situation économique s'est améliorée. Ils ont déménagé soit à Aksaray, Esenler ou encore Kanarya. Les vendeurs de moules les considèrent comme des gens ayant socialement réussi :

« Eux, ils ont tourné le coin. Vendre le pilav, c'est mieux, on gagne plus. Acheter une voiturette de pilav n'est pas à la portée de tout le monde ! »

Les vendeurs de *pilav* racontent les difficultés rencontrées à leur arrivée à Istanbul :

« J'ai eu beaucoup de difficulté à louer mon appartement de 25 millions, j'ai signé le contrat, déposé l'argent, et le propriétaire m'a demandé d'où je venais, lorsqu'elle a appris que j'étais de Midyat, elle a voulu rompre le contrat. Un ami à elle et à Muhtar [le préposé du quartier], lui ont dit : "Écoute, ce n'est pas possible, tout est en règle, tu ne peux pas rompre le contrat." Elle avait peur que je ne paie pas son loyer parce que je venais de Mardin et parce que c'est une région réputée de PKKli, considérée dangereux, le terrorisme a sa place. »

« Nos rapports se sont améliorés avec nos propriétaires, ils ont vu nos coutumes et ils ne nous ont plus rien dit. Ils ont vu que ce qu'ils entendaient ou voyaient à la télévision ne correspondait pas à la réalité, ils ont commencé à nous aimer. Ils viennent d'Erzincan, ce sont nos voisins et propriétaires, ils ont commencé à changer. Par la suite, tous les jours, ils venaient à la maison, ils disaient : "Si on ne vous voit pas un jour on s'inquiète, on vous apprécie tellement ! »

J'aurais pu élargir mes entretiens à d'autres professions, notamment aux connaissances des vendeurs de *pilav* qui sont conducteurs de taxi, mais il se trouve que ce métier ne concerne pas exclusivement les Mardinli. Malgré tout, un des vendeurs de *pilav* a insisté pour me présenter à l'un de ses amis dentiste exerçant à Lâleli, m'assurant que c'était le lieu où il fallait se rendre pour rencontrer les migrants de Mardin.

Aperçu historique, géographique, ethnique et religieux de la province de Mardin

Il me semble important maintenant de donner quelques informations sur la région de Mardin, sur sa géographie et son peuplement.⁵

La ville est située à l'intérieur de la haute Mésopotamie ou al-Djazira, dans la région des Diyar Rabi'a, dans le sud-est de la Turquie, près des frontières syrienne et irakienne. La province est située entre deux fleuves importants : Dicle qui passe en son sein et l'Euphrate qui passe par Urfa. Elle se trouve dans une

région de massif basaltique qui est prolongée par une chaîne calcaire, connue dans l'Antiquité sous le nom de Masius. La partie orientale de cette chaîne forme le district de Tur Abdin. Mardin est situé près de l'endroit où la chaîne du Masius présente un passage commode, la ville est bâtie sur un contrefort isolé, au carrefour de routes importantes, comme celle de Diyarbakir à Nusaybin (route historique de la soie). À l'ouest, plusieurs chemins la relient par Urfa à Birecik (sur l'Euphrate), par Mardin passe le chemin de fer d'Istanbul à Bagdad par Adana.

Comment la ville a été fondée reste un mystère, les vestiges archéologiques témoignent de la présence de plusieurs civilisations antiques : babylonienne, hittite, assyrienne, urartu. L'invasion musulmane date de 640. En 990, les Seldjoukides s'emparent de la ville, puis ce sont les Artukides, les Mongols, les Perses et, enfin, les Ottomans en 1516. En échange de leurs engagements à défendre la frontière et à se battre aux côtés des Ottomans en cas de conflits avec la Perse, le sultan turc, Selim 1, reconnaît aux princes kurdes tous les droits et privilèges antérieurs, tels que le droit de percevoir des taxes. De véritables petites principautés et seigneuries, avec leurs institutions, leurs systèmes fiscaux, apparurent dans la province. En 1832, les beys kurdes finissent par ne plus reconnaître l'autorité de la Porte.

Mardin est la seule région de la Turquie où se rassemblent de nombreuses communautés ethniques et religieuses différentes. Viennent en premier les Kurdes et les Yézides, puis les Syriaques et les Arméniens, puis les Arabes, les Juifs et, enfin, les Tchétchènes. Les différentes doctrines de l'islam, de la chrétienté, le judaïsme et des croyances archaïques tel que les adorateurs du diable s'y retrouvent.

Parmi les communautés religieuses musulmanes, ceux qui arrivent en premier sont les Kurdes. Ils représentent le groupe ethnique le plus nombreux à Mardin, ils sont sunnites shafiites. La province regroupe le plus grand nombre d'Arabes sunnites shafiites comme les Kurdes, et non hanefites comme les Turcs. Les Tchétchènes ont été déportés par les Ottomans en 1865 après la guerre russo-ottomane et, en 1876, après la guerre des Balkans. En 1877, on comptait 3 000 Tchétchènes installés dans le centre ville de Kızıltepe, ils sont musulmans sunnites shafiites, assimilés aux Turcs aujourd'hui.

Parmi les communautés religieuses chrétiennes, ceux qui arrivent en premier sont les Syriaques orthodoxes. Ils sont situés dans une région clairement définie où ils ont survécu 1 500 ans, principalement dans les villages de Tur Abdin. Puis viennent les Syriaques (les oppositions entre orthodoxes et chaldéens sont, d'une part, géographiques, ouest et est, et doctrinales : monophysites et diophysites, le schisme ayant eu lieu au 5^e siècle) et enfin les Arméniens catholiques.

Les Juifs étaient situés à Nusaybin et à Cizre, il n'en reste plus. Ils ont tous immigré, soit dans les années 40 à Qamişli, soit dans les années 50 en Israël.

Les Yézides, autre groupe kurde, ont des croyances particulières ; sous les pressions, ils ont été obligés de se réclamer de la religion originale des Kurdes : les descendants des zoroastriens. On les appelle les adorateurs du diable, ils sont rattachés au Seyh Adi, situé dans le Cebel Sincar à Mosul. Ils proclament leur descendance d'Adam uniquement et non d'Adam et Ève.

J'ai voulu, à travers cette étude, retrouver toutes ces variétés de groupes issus de cette même région.

Le rapport privilégié entre Kurdes et Arméniens

Il s'est avéré que, effectivement, le dentiste en question n'avait qu'une clientèle constituée de personnes de cette région, lui-même étant issu de là-bas mais d'origine arménienne.

Les relations fortes que j'ai constatées entre Kurdes et Arméniens ont éveillé ma curiosité et ont permis d'élargir mes entretiens. Les Arméniens de Mardin se sentent redevables aux Kurdes car si leurs grands-parents, âgés de 5 à 10 ans lors du massacre arménien, ont eu la vie sauve, c'est grâce aux paysans kurdes. Un Arménien âgé de 74 ans raconte :

« Il y avait un Haci de 112 ans, au village, qui nous expliquait ça, nous l'écoutions souvent, il disait qu'une nuit, l'armée est venue et a rassemblé dix-huit artisans, ils les ont emmenés et les ont massacrés tous. Ils n'étaient responsables de rien, ils ne connaissaient rien, de toute façon, ils n'avaient pas beaucoup de relations avec l'extérieur, il n'y avait pas de route, il n'y avait rien. Évidemment, les Kurdes, eux non plus, n'ont rien compris et se sont demandé : "Pourquoi ont-ils tué nos villageois ?" Le matin, ils sont venus et ont averti tout le monde. Les Kurdes ont commencé à prendre sous leur protection les Arméniens mais il y a eu des annonces que celui qui cacherait un Arménien serait lui aussi condamné. Le Haci nous racontait l'histoire de ce Agah kurde du nom de Hacimentin, qui se demandait : "Que pouvons-nous faire ?" Il dit à ses amis : "Attendons la nuit et allons à Kurdanaya ; nous savons que les mères ont été tuées mais s'il y a des enfants allons les chercher." Ils ramènent six bébés au total... Aujourd'hui, la femme de mon fils est la fille de l'un de ces bébés. »

Les Arméniens parlent kurde et en ont adopté la culture. Ils se considèrent arméniens avec une culture kurde et lorsque je leur ai demandé :

« Pourquoi au village plus personne ne parlait arménien ? »

Les réponses étaient poignantes :

« Attention jeune fille, en ce qui me concerne, je suis quelqu'un de très nature, je peux me mettre à pleurer comme une fontaine et vous ne sauriez plus quoi faire. Dans cette région, ils ont cherché à anéantir les Arméniens, ils ont été balayés de cette surface de la terre. Il n'était plus question de parler la langue, utiliser un seul mot arménien aurait été se dénoncer, les Arméniens ne sont plus censés exister. »

D'ailleurs, ils soulignent le fait qu'ils ne se marient pas avec les Kurdes, leur nombre réduit les a poussés à se marier entre eux :

« Moi, je me suis marié avec la fille de mon oncle (dayı kızı), j'ai été obligé de me marier avec elle, parce que, sinon, nous serions amenés à disparaître, il faut que l'on puisse continuer à exister et pour cela il faut que nous nous mariions entre nous ; avant ce n'était même pas concevable, il y a sept générations mais aujourd'hui c'est une nécessité. »

Ils ont un ou deux enfants :

« Dieu n'interdit pas la contraception, il dit : "Ce que tu fais, fais-le bien." Ce qui compte ce n'est pas la quantité mais la qualité. »

Les enfants sont envoyés dans les écoles arméniennes, les parents apprennent la langue par leur intermédiaire, ils ont des relations très fortes avec l'Arménie, certains ont été chercher leur femme là-bas.

La situation des Arméniens aujourd'hui est beaucoup plus enviable que celle des Kurdes, ce sont des artisans avant tout. Les Kurdes leur reprochent de n'avoir pas partagé leur savoir-faire avec eux. Quant aux Arméniens, ils reprochent aux Kurdes de ne pas avoir cherché à les comprendre, de ne pas s'être intéressés à eux.

À ce sujet, ils disent :

« Je vis avec les Kurdes, je parle leur langue, je passe avec eux les bons et les mauvais moments, je ris avec eux et je pleure avec eux. Mais, j'ai envie de leur demander : "Et toi, pourquoi tu ne me connais pas ? Pourquoi tu ne t'intéresses pas à moi ?" »

Le dentiste me présentant à un client :

« Elle a voulu travailler sur les Kurdes et elle nous a choisis, nous, comme le sel et le piment de la région. »⁴

Le client réplique :

« Les Yézides diraient la même chose. »

Lui :

« Oh ! Les Yézides, eux, ils représentent le pigment noir de la région ! »

Dans mes entretiens, j'ai demandé aux Arméniens s'ils avaient des relations avec les Yézides ? Ils me dirent : au village, oui, mais à Istanbul, non. Ce n'est pas la peine de chercher car des Yézides en Turquie il n'en reste plus, ils ont tous immigré à l'étranger depuis les années 70. Les Arméniens m'ont fait part de leur antipathie vis-à-vis des Syriques, antipathie qui date de la période du massacre. Ils pensent que les Syriques leur reprochent d'avoir été considérés comme Arméniens lors des massacres. Ils n'ont aucun contact avec eux mais savent que la profession où excellent les Syriques est le *kuyumculuk* (l'orfèvrerie) et qu'ils exercent essentiellement dans le *Kapalı Çarşı* (le grand bazar). Ils n'ont pas non plus de contact avec les Arabes de Mardin parce qu'ils considèrent que ceux-ci sont « plus royalistes que le roi lui-même, plus turcs que les Turcs eux-mêmes ».

Les Arabes de Lâleli dans le commerce international du textile

C'est grâce à un chercheur, qui menait une enquête sur les Algériens d'Istanbul dont les patrons étaient Arabes originaires de Mardin, que j'ai pu accéder à la communauté arabe de Mardin à Istanbul.

Ils sont installés à Istanbul depuis les années 60, ils se sont appropriés une activité professionnelle illégale, le change (notamment avec les pays arabes),

très lucratif à Lâleli. L'avantage de parler arabe et le fait d'avoir vécu à la proximité des frontières syrienne et irakienne leur a donné une habitude de ce commerce, qui, une fois légalisé a perdu tous ses avantages. Ils se sont donc reconvertis dans le commerce international du textile, vers les pays arabes : Arabie Saoudite, Libye, Liban, Irak, etc. Puis ils ont commercé avec des régions plus lointaines : l'Europe, l'Afrique noire et les pays de l'ex-URSS... J'ai limité mes entretiens à une galerie marchande dans laquelle chacun des patrons de magasins appartient à la même famille. Contrairement aux Kurdes et aux Arméniens, je n'ai eu ni accès à leur demeure ni pu m'entretenir avec leurs femmes. Ils sont issus de famille aisée, ont un ou deux enfants, dans la plupart des cas ils se sont mariés pour des raisons familiales ou d'intérêts. L'un d'entre eux raconte :

« Ma mère était au village, elle m'a téléphoné et m'a dit : "Il y a deux filles, viens les voir et épouses-en une." Je lui ai dit : "Choisis pour moi." Ça m'était égal, je suis venu au village, il y avait dix-huit personnes, j'ai demandé l'avis de tout le monde, treize ont dit oui, cinq non, la majorité l'a emporté, je me suis marié. Nous étions riches, tous les parents auraient aimé nous donner leur fille. »

Les Arabes originaires de Mardin m'ont fait part de leurs craintes.

La crainte arménienne :

« Les Arméniens, dans le sud, veulent récupérer les terres de leurs ancêtres, ils sont déjà propriétaires de nombreux terrains, ils n'y habitent pas mais ils cherchent à s'implanter et à fonder la Grande Arménie. »

Leurs craintes s'étendent à l'étranger :

« Les Européens ont peur que la Turquie ne redevienne l'Empire ottoman. Ils ont vu que, dans les années 80, l'économie de la Turquie allait avoir beaucoup de poids, ils ont créé les événements du Sud... Aujourd'hui ils inventent le problème kurde, demain ce sera les Laz... Et pourquoi, aux États-Unis et en Europe, rien n'est remis en question ? »

De plus, le sentiment national est, chez eux, très fort :

« Je suis turc, je ne renie pas mes origines arabes, notre identité est turque, celui qui refuse ce fait dans ce pays qu'il déchire sa pièce d'identité et s'en aille. »

Les Syriaques du Kapalı Çarşı

Par les Arabes de Mardin, j'ai pu accéder aux Syriaques. Les Arabes parlent syriaque et les Syriaques arabe (dans les deux cas, ils parlent kurde mais, dans tous les cas, il s'agit de l'assimilation à langue dominante de la région). Les Syriaques de Mardin rencontrés à Istanbul sont relativement riches, ils sont tous, de près ou de loin, liés aux métiers de l'orfèvrerie. J'en ai interviewé au Kapalı Çarşı mais aussi dans les quartiers de Tarlabası et Kurtuluş, quartiers pourtant défavorisés. Ils vivent près des Kurdes mais ne se mélangent pas à eux. Ils relatent les difficultés vécues au village :

« Ils [les Kurdes] enlevaient nos filles, faisaient des saletés, allaient brûler nos champs, volaient le bétail, ils faisaient tout ce qui était en leur pouvoir. »

« Nous sommes chrétiens, c'est pour ça que nous avons vécu toutes ces injustices, on ne peut pas y retourner, nous avons peur. Avec les Korucus [gardiens de village] kurdes, soutenus par le gouvernement et les hommes du PKK, nous serions pris entre les deux. »

« Quand j'étais petit, les Kurdes venaient nous voler soit nos biens soit nos animaux, on allait se plaindre à la police, comme la police savait que le Kurde n'avait pas d'argent, était pauvre, c'est nous qu'elle frappait ou insultait et faisait payer, l'argent c'est nous qui l'avions. Nous n'avions pas la force physique face aux Kurdes, nous n'avions pas non plus la force contre la police, notre seul refuge était en Dieu. Devant tant d'injustice, que pouvions-nous faire ? Encore aujourd'hui, nous faisons souvent appel à Dieu, c'est pour ça que notre communauté est très croyante. »

Les problèmes ne se sont pas arrêtés à Istanbul :

« Ça fait trente ans que j'habite ici, c'était très propre avant, il y avait des Grecs, des Arméniens, mais ces Kurdes sont sales, ils puent ; ils ont une ribambelle d'enfants, ils ne les éduquent pas, ne les envoient pas à l'école, les enfants passent leur temps dans la rue, ils font du bruit.

Nous faisons très attention parce que nos filles sont à l'âge de se marier, et peuvent se faire enlever, on a peur, nous ne les laissons jamais seules. Une de mes filles a été enlevée par notre locataire, kurde. Elle avait 17 ans, il lui a proposé de manger de la moussaka, il avait mis de la drogue, il a enlevé ma fille ; l'a emmenée à Adiyaman. Ma fille m'a téléphoné, j'ai pris le bus pour aller la chercher, j'ai payé 2 000 marks pour la récupérer.

Je vais prendre un locataire dans quelque temps, je ne prendrai certainement pas un Kurde, parce que je me connais, soit je le tue et je passe le reste de mon temps en prison, soit il me tue. »

« Nos enfants, quand ils jouent au ballon dans la rue, ils leur éclatent le ballon, les frappent et les injurient. Ma femme s'est fâchée : "Vous avez éclaté le ballon. Pourquoi les tapez-vous ? Pourquoi en plus les insultez ?" Ce qui a le plus touché ma femme c'est qu'ils insultent nos enfants. Je suis descendu, les Kurdes se sont enfuis. Ils sont revenus peu de temps après avec une meute du quartier, armés de couteaux. Nous avons dû nous réfugier à la maison, ils sont montés jusqu'ici, cognaient à la porte, les autres de l'extérieur envoyaient des pierres dans nos fenêtres. »

Les relations entre Kurdes et Syriaques sont peu désirées, les Syriaques disent :

« Nous avons peu de relations avec les gens du village, ils viennent de temps en temps ici mais je ne leur fais pas bon visage (yüz vermek), je les tiens à distance. Je ne veux pas entretenir de relations avec eux. Pourquoi ? Parce qu'on a beaucoup souffert d'eux et si on ne les côtoie pas, c'est mieux, mais quand ils viennent ici, même si je le voulais, je ne pourrais pas les accueillir comme mes invités. Ce n'est pas seulement moi qui agis comme ça, tout notre peuple a subi une telle pression psychologique là-bas que notre antipathie est pour toujours. Ils agissaient et s'enfuyaient, quand on allait se plaindre au poste de police nous recevions des coups et rentrions chez nous. Nous n'allions plus nous plaindre ou les dénoncer parce que nous étions toujours les mauvais, c'était les Agah, ils s'amusaient avec nous et le gouvernement les soutenait. »

Quand j'ai demandé aux jeunes Kurdes du quartier quelle est leur attitude vis-à-vis des Syriques du même quartier, ils résument en ces termes : « *Ce sont des gavur (mécréants)* ».

Un Kurde explique :

« *Quand j'étais petit, mon grand-père me donnait des friandises lorsque j'allais jeter des pierres sur les maisons chrétiennes et sur les vieux syriaques. Je n'oublierai jamais le regard de ces vieux qui ne faisaient rien pour se défendre. Mon grand-père plaçait les Syriaques au même niveau que les ânes ou les mulets.* »

Un autre Kurde ajoute :

« *Il y a un vieux dicton qui dit que si un Sunnite tue un Syriaque, il ira au paradis. À cette époque, les Kurdes, manipulés par le gouvernement, ont fait beaucoup de torts aux Syriaques. Ces derniers ont été amenés à fuir, hommes, femmes et enfants, beaucoup sont venus ici. Un Kurde se vantait d'avoir tué tous les Syriaques d'une même famille et d'avoir pris leur chèvre pour boire son lait. Comment a-t-il pu faire une chose pareille ? En fait, c'est l'État qui encourageait, qui faisait en sorte que les gens s'entre-tuent pour qu'ils ne se révoltent pas contre lui, c'était une manière de les occuper.* »

La question de partir ou rester est encore présente chez les Syriaques, certains tentent depuis longtemps de rejoindre leur famille exilée en Europe :

« *Nous souffrons de solitude ici, nous sommes entourés de Kurdes. On veut aller en Europe parce que plus personne de notre famille n'est ici, ils sont tous partis, il y a plus de vingt ans. On a été huit fois à l'aéroport, on nous a, à chaque fois, repoussés. J'ai fait faire au moins cinquante passeports. Ma mère est en Suisse, elle aurait pu me faire venir là-bas mais maintenant je suis marié, ma femme a eu une autorisation mais pas mes enfants, on a fait demi-tour à l'aéroport... Je voudrais juste retrouver les miens, qu'ils nous laissent partir ou qu'ils les autorisent à revenir ici.* »

D'autres y sont catégoriquement opposés :

« *Il faut savoir qu'une personne riche ne peut pas apprécier l'Europe, un riche ici est Agha. Pourquoi il irait là-bas ouvrir sa main ? Si je pars à l'étranger, taper les enfants est interdit, taper ma femme n'est pas possible ; ici quand je veux, je suis libre, tu comprends. Mon fils, en Suisse, a frappé son fils, ils ont mis mon fils en prison. Si ma fille va se promener avec quelqu'un, je ne pourrais rien dire, si ma femme va se promener avec un homme, je ne peux rien faire, désolé, non !* »

Presque tous racontent les difficultés qu'ils ont vécues pour l'apprentissage des langues, ils sont tous polyglottes :

« *Quand j'étais petit je parlais en kurde, dans le lieu où je suis né, tout le monde parle kurde, jusqu'à l'âge de sept ans, je parlais en kurde. Le premier jour où j'ai été à l'école, qui se trouvait dans un très joli jardin, j'ai été joué au milieu des fleurs ; un monsieur m'appelle et me dit des choses mais il me parle en turc et je ne comprenais absolument rien, c'est seulement avec le ton de sa voix que je comprenais qu'il était en colère mais je ne comprenais rien. Il m'a regardé, il a compris et il m'a dit en kurde : "Fiston n'arrache pas ces fleurs, regarde-les mais ne les arrache pas, aime-les, prends-en soin." Par la suite, j'ai*

compris que c'était notre directeur d'école. Quand c'était les vacances, j'allais chez mes grands-parents, là je restais trois mois où je parlais tout le temps syriaque. Trois mois plus tard, je rentrais au village et j'avais oublié le kurde, après il fallait repartir à l'école, j'avais oublié le turc... etc. Cela a duré pendant cinq ans, j'étais à chaque fois dans le même désarroi, j'oubliais une langue et me plongeais dans une autre... J'ai fini l'école primaire, je ne parlais toujours pas turc. »

Un Syriaque dit :

« Nous, les Syriaques, nous sommes obligés de faire notre travail en profondeur parce que nous savons que nous ne pouvons nous dresser contre personne. Notre peuple ne peut faire de choses mauvaises à l'encontre d'autrui, il y a la peur des temps anciens, une peur qui date de longtemps. »

Les Yézides d'Istanbul

Ma rencontre avec les Yézides de Mardin a été extrêmement difficile à se réaliser puisque, effectivement, ils ont tous immigré vers l'Allemagne, les Pays-Bas ou la Suisse et qu'il ne reste plus qu'une seule famille vivant encore à Istanbul. J'ai pu accéder à cette famille par l'intermédiaire d'un Yézide de Mardin reconverti à l'islam.

Mes interlocuteurs précisent que les Yézides sont kurdes d'origine :

« Où qu'il soit, il est forcément kurde, il n'existe pas de Turc ou d'Arabe yézide. »

Ils sont connus sous l'appellation de « *Seytan'a tapanlar* » (les adorateurs du diable) parce qu'ils considèrent le diable comme un ange.

Ils forment un groupe distinct des autres communautés, ne se mélangent pas :

« Les Yézides ne donnent jamais leur fille, ni n'en prennent, c'est la règle, ils vont la chercher en Syrie, en Arménie, en Géorgie, en Irak s'il le faut. Mon père a été me chercher une femme à Diyarbakır. J'étais jeune, j'avais treize ans, ma femme douze, on ne pouvait pas refuser, il y a la pression de l'entourage, ils disaient ça ne se fait pas (hayip) de refuser la fille que son père a choisi. »

« Nos cimetières sont séparés. Parmi les Sunnis un Yézide ne peut pas enterrer son mort, en Europe, c'est la même chose. »

Ils sont déconsidérés, persécutés par les Sunnites :

« Dans nos villages, nous nous tenions cachés, nous allons dans les villes, nous nous cachons, nous allons dans un rassemblement, nous nous cachons à cause de ça nous pardons tout, nous sommes comme les assimilés. Nous pratiquons chez nous, dans les lieux fermés mais dehors nous nous cachons à cause des pressions. »

« Quand nous venions en ville, les Sunnites ne nous laissaient pas tranquilles, quand l'un d'entre eux dans la rue jetait une tomate, tout le monde s'y mettait, nous en recevions cent à la fois. Nos femmes étaient sans cesse ennuyées. Pendant le jeûne des Sunnites un Yézide ne pouvait pas fumer une cigarette. On était obligé d'aller se cacher pour fumer ou manger, nos croyances sont différentes, nous avons, nous aussi, nos périodes de jeûne ! »

« Un Sunnite disait que si on touche la main d'un Yézide que deviendra-t-on dans l'autre monde ? Quand un Sunnite venait chez nous, nous devions sacrifier

un animal, mais c'est lui-même qui égorgéait l'animal parce que sinon il refusait de le manger. »

« Nous laissons d'ordinaire nos pièces d'identité à la maison par peur d'un contrôle. Au service militaire, j'ai ramassé des tonnes de claques, parce que sur ma pièce d'identité, c'est marqué Yézide. Depuis les années 90, les administrateurs de l'État mettent une croix au lieu d'indiquer Yézide, c'est apparu pour la première fois à Midyat. Nous avons été réclamer, nous avons dit : "Nous ne sommes pas athées, nous sommes Yézides, nous vénérons le Cebrail Peygamber, Melek Tavus en kurde, nous avons nos croyances." Ils nous ont dit : "Si c'est le cas, où sont vos mosquées ? Où se trouvent vos lieux de prières ?" »

Face à ces persécutions, les reconversions furent nombreuses. La personne dont la famille a adopté l'islam explique :

« À cause de ces pressions, ma famille a été obligée de se convertir à l'islam ; mais quelle sorte d'islamisme ? La question peut se poser. On a oublié ce que signifiait le yézidisme mais on n'a pas non plus appris ce que signifiait l'islam. Mon oncle est devenu l'imam du village, pendant qu'il lisait le Coran, une des femmes a dit : "Écoutez, le son de sa voix ressemble à celui d'un Yézide." C'est une manière de rabaisser. Comme si le son des Yézides étaient différents, qu'ils hennisaient ou aboyaient. »

L'immigration vers l'Europe est devenue une solution :

« Une grande partie de la communauté n'a pas pu résister à toutes ces insultes et est partie. La plupart se sont dit : "Que faisons-nous ici, nous aussi nous allons subir le massacre qui a été fait aux Arméniens. Fuyons ! »

Les récits de vie que j'ai recueillis signalent des types de migrations qui relèvent de problématiques différentes et concernent des populations distinctes. Les différences ne sont pas seulement de type économique ; je peux constater qu'à des conditions de départ et à des projets migratoires différents correspondent des perspectives d'insertion sociale et culturelle elles aussi très différentes.